

parce que c'est là qu'il y a le plus à faire comme fortifications, et c'est ce qui explique la présence d'un cadre d'officiers et de sous-officiers du génie parmi les renforts expédiés.

On va continuer successivement pour toutes les colonies et les mettre à l'abri d'un coup de main.

Evidemment la France ne veut pas que ses colonies soient à la merci d'un coup de main, comme cela aurait pu avoir lieu au moment de Fachoda.

UN PARISIEN.

## A NOS COLLABORATEURS

Que de fois n'avons-nous pas reçu des compositions dénotant de l'intelligence, du jugement chez leurs auteurs, mais une absence totale ou partielle des procédés en usage dans l'art d'écrire.

Autant que nous l'avons pu, nous avons, par correspondance personnelle, essayé de mettre sur la voie ceux dont les écrits indiquaient une marche mal assurée : cela nous astreignait à un travail énorme nous forçant à négliger la grave question de subsistance. Cette besogne nous prenait, en effet, la plus grande partie de notre temps, ne nous rapportait absolument rien, bien loin de là, nous entraînait à des dépenses de timbres et de papier que, vu les circonstances, nous ne pouvions souvent nous permettre.

D'où résultait un retard fâcheux, et pour les jeunes gens qui nous honoraient de leur confiance, et pour nous qui voyions les lettres s'accumuler et rester forcément sans réponse.

Ces jeunes amateurs, de leur côté, se heurtaient à des difficultés très sérieuses, insurmontables pour plusieurs d'entre eux.

En effet, nous devons leur dire de former leur style en façonnant tout d'abord leur esprit. Nous conseillons la grammaire, la lecture des grands maîtres dans l'art d'écrire, le développement des facultés de l'âme par l'étude des traités de littérature.

Tout cela coûte assez cher, malheureusement : l'obstacle devenait, peut-être pour beaucoup, infranchissable.

Aussi, quelle ne fut pas notre satisfaction, notre joie, en recevant des savants Pères professeurs de l'Université d'Ottawa les deux premiers numéros de leur *Revue Littéraire* ?

A peine avions-nous vu les premières lignes du Programme de la Revue, nous nous écriâmes, nous adressant à un ami : " Enfin ! tous nos futurs écrivains, tous les jeunes gens et les jeunes personnes qui voudront écrire, vont avoir, pour rien, un guide absolument sûr ! "

La lecture attentive et répétée de ce premier fascicule, nous a confirmé dans cette idée.

Jeunes personnes, jeunes gens qui voulez-vous perfectionner seuls dans l'art d'écrire, sans aucune dépense outrée, voilà le moyen tout trouvé.

Nous voudrions pouvoir donner une analyse de cette Revue. Ce serait analyser des analyses.

Veut-on cependant savoir où en arriveront ceux qui la liront avec attention, avec entière volonté de profiter des admirables leçons que contient chacune de ses pages ?

Il nous suffit, pour cela, de reproduire ce passage de l'*Encyclique* de Léon XIII concernant les études des séminaires de France, passage cité dans le programme de la *Revue Littéraire* :

C'est le propre des belles-lettres, quand elles sont enseignées par des maîtres chrétiens et habiles, de développer rapidement dans l'âme des jeunes gens tous les germes de vie intellectuelle et morale, en même temps qu'elles contribuent à donner au jugement de la rectitude et de l'ampleur, et au langage de l'élégance et de la distinction.

Nous avons dit que les jeunes gens trouveront, en cette revue, un guide sûr, et qui ne leur coûtera rien. C'est absolument vrai.

La *Revue Littéraire* paraît une fois par mois ; elle a cinquante-quatre pages de texte outre la couverture, d'un format in-80. Ce sera un fort volume à la fin de l'année, on le voit.

L'abonnement ne coûte qu'un dollar par an ; tandis que s'il fallait acheter tous les auteurs que cette Revue cite, qu'elle analyse ensuite afin de former notre intelligence, notre jugement, notre esprit, notre mémoire, notre volonté, notre imagination, notre sensibilité ou notre cœur, enfin, notre goût ; s'il fallait acheter ces auteurs, il faudrait une petite fortune... pour commencer.

Cette Revue ne coûtera rien ; qu'est-ce qu'un dollar par an ?

Cependant, trouvez-vous encore que ce soit trop d'un coup ?

— Hé mais ! pourquoi ne feriez-vous pas comme les enfants, les ouvriers, les peu fortunés d'Europe, qui se mettent deux, trois, quatre et davantage s'il le faut, réduisant ainsi la dépense, tout en bénéficiant de la totalité du fruit ?

Ou encore, quel est le jeune homme qui ne pourra économiser huit centins par mois sur son tabac, la jeune personne sur des colifichets, pour arriver au but qu'ils rêvent : devenir écrivains ?

Qu'on ne nous dise pas que la méthode suivie par la *Revue* est trop difficile : elle est d'une simplicité étonnante pour celui qui veut lire avec calme, lentement, se pénétrant de la valeur de chaque définition, gravant en sa mémoire chaque division, enrichissant son vocabulaire d'une quantité de synonymes, se perfectionnant dans le génie de la langue par les origines du mot, par ses nombreux dérivés.

Nous ne connaissons pas, au Canada, de traité de littérature plus populaire, plus complet, moins coûteux, plus facile à comprendre que cette *Revue*.

C'est, pour les Pères de l'Université d'Ottawa, un titre de gloire devant lequel s'effacent tous les autres, parce qu'ils obtiendront, par leur *Revue*, le bien moral et intellectuel de tous ceux qui voudront lire cette *Revue*, et souvent, même le bien matériel : l'écrivain estimable et estimé finissant quelquefois par percer, par sortir de la médiocrité.

Nous remercions vivement l'excellent Père L. Lejeune de nous avoir mis à même de donner une si grande bonne nouvelle à tous nos collaborateurs, aux jeunes gens courageux qui veulent arriver à écrire mais qui, malheureusement, n'ont pu passer des années sur les bancs d'un collège.

La *Revue Littéraire* se publie, depuis le 1er janvier dernier, au Juniorat du Sacré-Cœur, à Ottawa, où il suffit d'envoyer un dollar pour recevoir immédiatement les deux numéros parus et, régulièrement ceux qui suivront.

Ce n'est point une réclame que nous venons de faire : on comprend que les Pères professeurs de l'Université d'Ottawa n'ont que faire de notre appréciation.

Ce que nous avons voulu, c'est indiquer enfin, ainsi que nous le disions tout à l'heure, un guide sûr à nos jeunes écrivains.

Dorénavant, nous ne répondrons plus aux lettres qui nous demandent conseil : La *Revue Littéraire* contient tout ce que l'on peut désirer pour former dans l'art d'écrire.

*J. Picard*

## LA CONFÉRENCE DE M. BRUNETIÈRE

M. Brunetière a fait le 30 janvier dernier à Rome, dans la grande salle du palais de la chancellerie du Vatican, une conférence sur la modernité de Bossuet, qui a eu un succès considérable.

L'éminent directeur de la *Revue des Deux Mondes* a été présenté par le cardinal Parrochi à l'assistance. Plus de mille personnes étaient là, cardinaux, archevêques, évêques et chefs de communautés, l'ambassadeur de France, M. Nisard, et tout le personnel de l'ambassade, le corps diplomatique près le Saint-Siège et plusieurs ambassadeurs accrédités auprès du Quirinal, des hommes politiques et un grand nombre de dames et l'élite de la société romaine.

La fin de la conférence, divisée en trois points, suivant la tradition : Bossuet, écrivain et poète, Bossuet, champion de l'unité de la Foi, Bossuet théologien, a été saluée par de longs applaudissements. Tous les cardinaux notamment ont tenu à féliciter M. Brunetière, qui a merveilleusement montré combien l'Aigle de Meaux était moderne par la langue et par la pensée.



M. Brunetière, de l'Académie française

Le lendemain il a été reçu par le Pape, qui n'avait renoncé que sur les instances réitérées de son médecin à prendre part à cette fête littéraire mais a tenu à connaître le résumé de la conférence. Léon XIII en a pris occasion pour rappeler l'importance qu'il attachait toujours à la réunion des Eglises. En parlant de cette question, le Pape y mettait, paraît-il, une animation et une vivacité très grandes. Il a réitéré l'assurance de l'intérêt, déjà manifesté plusieurs fois, qu'il prend toujours à l'achèvement du monument funéraire qu'on voudrait élever à Bossuet dans la cathédrale de Meaux.

Léon XIII a terminé l'audience en remettant à M. Brunetière la croix de commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand.

## LE PAYS

*Qui jamais dans son cœur où germa l'espérance,  
N'a béni tendrement le sol qui l'a nourri ?  
Qui jamais oublia le toit de son enfance ?  
Le langage sacré que d'abord il apprit ?*

*Vers la plage du monde où nous puisons la vie,  
L'enfant qui l'abandonne en cherchant d'autres cieux  
Tourne la vue et dit : " J'ai quitté ma patrie,  
Hélas ! je n'en ai plus, je mourrai malheureux ! "*

*Il dit : " je n'en ai plus, " mais sa triste pensée  
Revient souvent aux lieux où vécut son espoir,  
Et de pieux accents dans son âme oppressée,  
L'entretiennent encor de ce qu'il ne peut voir.*

*Ce malaise d'un cœur qui gémit en silence  
Sur des bords étrangers, de tourments incompris ;  
Ces soupirs comprimés, ami ! cette souffrance  
Qui vient rider le front, c'est l'ennui du pays.*

*Une fleur arrachée au sol qui la fit naître,  
Voit ternir son éclat au souffle des zéphyres ;  
Ainsi l'expatrié quoi qu'il fasse paraitre,  
Languit tristement avec ses souvenirs.*

*Qui donc supporterait, sans répandre des larmes,  
Le revers de l'exil, dernier des vœux trahis,  
En rappelant les jours du jeune âge et ses charmes  
Qui demandent, plus vifs, les regrets du pays ?*

*O Canada ! toujours ton ciel et tes rivages,  
Ta fertile campagne où chante la gaîté,  
Portent le doux cachet d'une de ces images  
Qui font battre les cœurs aimant la liberté !*

LOUIS-JOS. DOUCET.